

JEANNE D'ARC

Il y a quelques années, étant à regarder des livres de récompenses qu'un vaillant collégien venait de conquérir, notre attention fut particulièrement attirée par l'un de ces beaux livres.

Le volume était on ne peut mieux illustré, très bien imprimé, et avait pour titre : Jeanne d'Arc.

Il n'en fallut pas davantage pour nous engager à le feuilleter quelque peu, et à considérer les gravures intéressantes qui le décoraient.

Les faits et gestes de la Pucelle provoquèrent surtout notre curiosité.

Il y avait longtemps que nous songions à pénétrer dans l'histoire et la vie de cette célèbre héroïne. Jusqu'à ce moment nos connaissances historiques concernant le quinzième siècle, puisées seulement dans les petits manuels à l'usage des élèves, étaient bien superficielles, et par là même peu satisfaisantes. En particulier l'admirable, la merveilleuse histoire de Jeanne d'Arc nous paraissait quelque peu fantaisiste, tenir de la légende et de la fiction.

Un autre puissant motif venait aiguillonner notre désir d'étudier plus à fond la vie de la sainte martyre de Rouen. C'était une étude d'actualité. On agitait alors en France et ailleurs la question de solliciter à Rome l'introduction de la cause de Jeanne d'Arc.

Les demandes et les requêtes à ce sujet étaient nombreuses, et signées des autorités catholiques les plus en vue. Toutes exprimaient le désir ardent de voir placer sur les autels la sainte et illustre Lorraine.

Comme on le sait, Rome accueillit avec bienveillance l'expression de ces vœux universels ; et aujourd'hui la béatification et la canonisation de la Vénérable ne sont plus qu'une question de temps.

Voilà bientôt dix ans que s'offrit à nous ainsi l'occasion d'étudier sérieusement l'histoire de la Grande Française. Voulant faire cette étude avec le plus de profit possible, nous avons mis à contribution les meilleurs auteurs qui en ont écrit, entre autres Wallon, Gorrès, Marius Sepet, Villiamé, Gower, Mourot, Fesch, et le dernier—mais non le moindre—le Père Ayroles, savant Jésuite, qui achève dans le moment son cinquième volume in-quarto sur la Libératrice de la France.

Que d'agréables heures nous ont procurées toutes ces lectures ! Que d'intéressantes choses, pour le cœur et pour l'esprit, nous y avons trouvées ! Que de beaux sujets d'édification pour l'âme ! Comme l'on voit bien, dans une semblable histoire, l'existence d'un monde surnaturel et l'action de la Providence sur les individus comme sur les nations !

Bien des fois, dans le cours de ces études, nous nous sommes dit : Oui, Jeanne d'Arc était réellement inspirée du ciel ; oui, Jeanne d'Arc était véritablement envoyée de Dieu pour soustraire la France à la domination anglaise, et lui permettre de continuer et d'accomplir son rôle de protectrice de l'Eglise.

Aussi trouvons-nous tout naturel à présent que la sculpture, la peinture, la musique, soient venues de concert avec l'histoire, leur sœur, célébrer les vertus héroïques de cette jeune fille, l'honneur de la France, l'honneur aussi de l'Eglise catholique.

En effet la vierge de Domrémy et de Vaucouleurs a un cachet de beauté, de grandeur, de sainteté, tel, que les autres nations laissent parfois percer un sentiment de jalousie à l'égard de la France ; elles la proclament bienheureuse d'avoir donné naissance à cette glorieuse enfant. Les Allemands surtout ont voué un culte d'admiration à l'héroïne française ; et leurs poètes comme leurs historiens se sont plu à chanter et à narrer son histoire. Nous aimons à citer en particulier l'illustre Schiller, l'un des plus grands poètes de l'Allemagne, ainsi que l'historien Guido Gorrès, fils du célèbre philosophe Joseph Gorrès ; le premier a fait une tragédie sur la Pucelle, le second en a écrit l'histoire.

Ce sont là, paraît-il, deux chefs-d'œuvre littéraires, chacun dans son genre, que tout allemand lit et relit.

L'Angleterre aussi compte plusieurs de ses écrivains qui ont parlé avec sympathie, avec enthousiasme de la libératrice d'Orléans : Hume dans son histoire des révolutions, Southey dans un poème épique de six

chants, Gower dans une histoire toute récente de Jeanne d'Arc.

Il nous fait plaisir de nommer spécialement notre défunte et regrettée souveraine, la reine Victoria, parmi les admirateurs de la Vierge française. Elle en parlait toujours avec le plus vif intérêt, et elle donna plusieurs fois des témoignages sensibles de son affection pour l'héroïque jeune fille par des présents à ses divers musées.

Quant à notre mère patrie, la France, il ne faut pas demander si elle se souvient de sa glorieuse fille. Grand nombre de ses poètes, orateurs, historiens, sculpteurs, peintres, musiciens, ont à l'envi célébré depuis 500 ans Celle qui a délivré un jour leur belle patrie de la domination étrangère.

Là, de nos jours, l'intérêt pour tout ce qui regarde Jeanne d'Arc est plus grand que jamais. On y fait partout des recherches les plus minutieuses, soit dans les bibliothèques publiques, soit dans les bibliothèques privées ; on entreprend toutes sortes de travaux littéraires ayant pour but de mieux faire connaître les mérites divers de l'héroïne nationale. Afin de faciliter l'accès aux sources de cette merveilleuse histoire,



JEANNE D'ARC

Quicherat, jadis le savant directeur de l'Ecole des Chartes, s'est imposé le rude travail de faire imprimer les manuscrits des deux procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc. Ces deux manuscrits, tout couverts de la poussière des siècles, font partie de la bibliothèque Nationale de Paris, et sont les minutes mêmes des greffiers officiels des deux procès. Le visiteur y lit avec un vif intérêt les signatures autographes du fameux évêque Cauchon, de Boisguillaume, de Manchon, de Taquel, de Thomas de Courcelles, etc.

Pour compléter son intéressant travail, le célèbre paléographe fit imprimer en outre nombre de lettres et de chroniques du quinzième siècle. Ces écrits, composés au jour le jour pour ainsi dire, et contemporains des événements qui ont rempli la carrière de Jeanne d'Arc sont donc très précieux ; ils reflètent bien les sentiments et les pensées des hommes de l'époque, et ne contribuent pas peu à former le jugement de l'histoire sur la véritable valeur de la vierge française.

GRÉGOIRE LE SOLITAIRE.

LA PART DE BONHEUR

Le pauvre a ses trésors, le riche a sa misère ;
Chaque être, dans ce monde, a sa part de bonheur
Un seul épi de blé réjouit le glaneur,
Et le lépreux sourit quand il n'a qu'un ulcère.

De la ronce et du lys l'abeille fait son miel ;
Il n'est pas de douleur dont un jour on ne rie !
Sur la montagne noire ou la verte prairie
Le cèdre et le brin d'herbe ont leur front dans le ciel.

Le prisonnier vieillit chante au fond de la geôle
Comme dans le sérail chante un jeune sultan,
Et Jésus, qui portait sa croix, avait l'instant
Où, soupirant de joie, il la changeait d'épaule.

JEAN RAMEAU.

Les conteurs étrangers

Pourquoi le diable est gaucher

Que le diable soit gaucher, c'est chose incontestable. Lorsqu'il s'agit de faire le mal, sa main, ou plutôt sa griffe droite n'a point l'adresse de sa griffe gauche, et pour une méchanceté commise par la première, dix sont commises par la seconde. C'est là, pour le roi des ténèbres, ce qui s'appelle être gaucher. Mais très peu de savants connaissent la cause de cette infirmité. C'est toute une histoire que voici.

Il y eut jadis un hiver si froid, si froid qu'il se fit sentir jusqu'au fond de l'ancre des peines éternelles. Les entrailles du diable gelèrent, son cœur se remplit de glaçons, ses poumons de givre et son cerveau de neige.

Il courait frissonnant au travers des salles infernales, s'approchant des brasiers, plongeant dans les chaudières d'huile bouillante, s'accroupissant devant la bouche embrasée de fours, s'enveloppant de la flamme de tous les damnés.

Et la chaleur ne venait pas, car les feux de l'enfer rôtiennent, brûlent, grillent, torturent, mais ne chauffent pas.

Aussi, n'espérant rien des divers systèmes de calcéfaction infernale, le diable sortit des enfers et s'en alla par le monde à la recherche d'un peu de chaleur. Inutile entêtement. Le froid l'envahissait de plus en plus.

Il se baigna dans les volcans et en sortit roussi, mais rigide. Il se roula en plein midi dans les sables brûlants du désert, sur la poix et du goudron, mais sans qu'une bouffée de chaleur vint tiédir ses entrailles gelées.

Il se glissa parmi les hommes et, sans plus de succès, frotta son corps velu contre toutes les passions. Il resta glacé, avec simplement une cuisson douloureuse de la peau.

Il descendit dans les abîmes, au milieu des montagnes et contre les pics immenses qui lui servaient de muraille, il joua violemment à la balle avec les péchés capitaux. Il se brisa de fatigue, mais la chaleur ne vint pas.

Alors l'éternel vaincu avoua une fois de plus sa défaite, et avec des tours et des détours sans but, il traversa les monts et les vallées, les cités et les bourgs.

Un soir, à la tombée de la nuit, comme il parcourait une plaine glacée, soufflant dans ses doigts et se battant les épaules de sa queue, il trouva soudain devant lui, à demi enseveli dans la neige, une femme qui serrait contre elle un petit enfant.

La malheureuse mourait de froid, et le diable, pour s'occuper et aussi pour voir s'il n'y avait pas là une âme de plus à emporter dans ses cavernes, s'approcha de l'agonisante et s'inclina sur elle comme un fauve sur sa proie.

Et chose étrange, dans cette solitude, une buée douce, tiède, réconfortante, sortait de l'épaisse couche de neige. Cela venait du cœur de la mourante, et pour la première fois le diable se sentit traversé d'un chaud effluve.

Et bien que son cerveau fût toujours glacé, il comprit que le cœur d'une mère, même à l'heure de la mort, conserve toujours un peu de chaleur pour l'enfant qui vient s'y appuyer. Et les griffes qu'il tendait pour accrocher une âme restèrent appuyées contre la poitrine de la malheureuse, comme devant un foyer dont on recueille la chaleur.

Et le diable put se réchauffer. Mais la mort arriva ; elle lui lança un regard de mépris, le jeta de côté comme on chasse un chat de l'âtre où il s'est couché, s'empara de la pauvre mère, et partit.

L'enfant resta près du démon. Et comme il conservait encore la chaleur de sa mère, le diable le prit, l'enveloppa de ses bras et l'emporta contre lui dans la plaine glacée.

"Qu'en ferais-je ? pensait-il, lui donner la mort serait une maladresse. J'enverrais simplement, manquant à tous mes devoirs infernaux, une âme de plus